

A TRAVERS L'AFRIQUE

AVEC

STANLEY ET EMIN-PACHA

Journal de voyage du Père SCHYNSE

PUBLIÉ PAR

CHARLES HESPERS

PARIS

W. HINRICHSEN, ÉDITEUR

22, Rue de Verneuil, 22

NANCY, IPRIMERTE BERGER-LEVRAULT ET Cie.

INTRODUCTION

Ce fut le 24 mars 1887 que le P. Auguste Wilhelm Schynse, membre de la Société des Missions algériennes, se rencontra avec M. Stanley à Matadi sur le bas Congo. Ce missionnaire, originaire des pays du Rhin, après avoir séjourné sur les bords du Congo environ deux ans, revenait de l'embouchure du Cas-sai, où il avait fondé, avec le concours de plusieurs autres membres de la Société, la Mission, de Bungana chez les Bayanzi¹. Stanley était sur le point de remonter le Congo avec une nombreuse expédition, afin d'atteindre le lac Albert-Nyanza, en partant de l'Aruwimi, et d'aller ensuite au secours d'Emin-Pacha.

1. P. Auguste Schynse Deux Ans au Congo ; aventure descriptions ; publié par Karl Hespers. Cologne, Bachem, 1889.

Plus de deux ans après, à la fin du mois d'août 1889, le célèbre explorateur africain rencontra de nouveau le missionnaire allemand, mais dans la partie opposée de l'Afrique, sur la rive méridionale du Victoria-Nyanza. Longtemps mort pour l'Europe, Stanley avait dans l'intervalle traversé les forêts de l'Aruwimi, au prix des plus grands dangers et des plus dures privations, s'était rencontré avec Emin-Pacha et le 10 avril 1889 avait pris la route du Sud avec Emin et sa suite. Suivant d'abord la vallée du Semliki, l'expédition atteignit le lac Albert-Édouard; puis, continuant leur route dans la direction du Sud-Est, Stanley et Emin arrivèrent le 28 août à l'extrémité méridionale du Victoria-Nyanza¹.

¹ Lettres de Stanley sur la délivrance d'Emin-Pacha, publiées par J. Scott Keltie. Édition allemande. Leipzig, Brockhaus, 1890.

Les membres européens de l'expédition Stanley manquaient des choses les plus nécessaires, telles que vêtements, chaussures, etc. Aussi l'évêque Livinhac chargea-t-il les Pères Schynse et Girault, missionnaires de la station de Bukumbi, sur le Nyanza, de fournir aux voyageurs arrêtés à la station du missionnaire anglais Makay les secours qu'ils demandaient, et de leur apporter en même temps les compliments de la Mission.

A cette occasion, le P. Girault, qui souffrait d'une maladie des yeux, demanda une consultation au Dr Emin-Pacha, qui constata un commencement de cataracte, réclamant une opération possible seulement en Europe- Il fut donc décidé à Bukumbi que le P. Girault suivrait l'expédition de Stanley jusqu'à la côte, et le P. Schynse fut chargé d'accompagner le malade.

Cependant Stanley était parti le 16 septembre de la station de Makay, et bientôt arrivèrent des nouvelles inquiétantes de combats livrés par l'expédition sur le territoire de Nera.

Les deux missionnaires, ignorant par suite le chemin que Stanley avait pris, retardèrent leur départ jusqu'au 4 octobre. Mais à cette date ils se mirent à sa recherche et le retrouvèrent, le 17, à Kungu. Stanley et Emin-Pacha leur firent un excellent accueil et leur accordèrent l'autorisation de se joindre avec leurs porteurs à la grande caravane. Ce fut avec celle-ci que les deux missionnaires arrivèrent le 4 décembre 1889 à Bagamoyo, sur la côte.

Par quelles circonstances le P. Schynse était-il arrivé du moyen Congo au rivage méridional du Victoria-Nyanza ? Tandis que Stanley pénétrait par une marche hardie à travers la région encore inexplorée de l'Aruwimi jusqu'au lac Albert-Nyanza, constatait que le lac Albert-Édouard était la source sud-ouest du Nil, découvrait les légendaires montagnes de la Lune et faisait connaître les contrées inconnues situées entre le lac Albert-Nyanza et le lac Victoria, un enchaînement de péripéties avait conduit le missionnaire allemand du bassin du Congo à la Mission de Bukumbi.

Lorsque, par suite d'une nouvelle répartition du territoire des Missions, le P. Schynse dut abandonner la station de Bungana qu'il avait fondée sur le Cassai, son intention était de faire amener le matériel de sa mission aux stations de la Société algérienne situées sur le Tanganika, en lui faisant remonter le Congo par Nyangwe. Mais ce plan ne fut pas exécuté, Schynse revint avec ses compagnons jusqu'à l'embouchure du Congo, s'embarqua le 18 mai et arriva le 19 juin à Alger en passant par Lisbonne.

A Alger, il se consacra quelque temps à l'éducation des pupilles de la Mission, au petit séminaire Saint-Eugène, puis il reçut l'ordre de se rendre avec une nouvelle caravane de missionnaires à Unyanyembé, dans l'Afrique orientale.

Le chef de l'expédition était Mgr Bridoux, récemment nommé vicaire apostolique pour le Tanganika. Consecré évêque le 1er juillet 1888, il devait succéder au P. Charbonnier, mort le 16 mars précédent sur le Tanganika. Dans sa suite se trouvaient les Pères Auguste Carmoi pour le Tanganika, Chantemerle pour le Victoria-Nyanza Édouard Herrebaut pour le provicariat du haut Lualaba, Auguste Schynse pour le provicariat de Unyanyembé; puis deux frères de la Congrégation : Alexandre Andrieux pour le Tanganika, Pierre Tarteire pour le Victoria-Nyanza. En outre, l'expédition était accompagnée de trois médecins nègres qui avaient fait leurs études à l'université de Malte.

Rachetés de l'esclavage par les missionnaires, dans l'intérieur de l'Afrique, à l'âge de huit ou dix ans, ils avaient été élevés en Europe.

Le 18 juillet 1888, l'expédition s'embarqua à Marseille sur le Madura et aborda le 22 août à Zanzibar. En peu de temps les dispositions nécessaires furent prises. Dès le 21 août, peu de jours avant que n'éclatât le soulèvement de l'Afrique orientale, on quitta Saadani pour atteindre Tabora. Les lettres suivantes du P. Schynse retracent d'une manière saisissante le voyage de Marseille à Zanzibar, et de là à Unyanyembé.

A TRAVERS L'AFRIQUE

AVEC

STANLEY ET EMIN-PACHA

De Marseille à Kipalapala, près Tabora.

I

« Momboya, le 29 septembre 1888.

« Enfin, j'ai une heure de liberté, en admettant que l'on ne vienne pas m'offrir des œufs, des poulets, des chèvres, des porteurs, des fusils, etc., car l'économe d'une caravane n'est jamais sûr de l'heure qui va venir, et quand on s'est enfin rendu libre, on emploie le temps... à dormir.

A Momboya nous faisons un séjour de deux jours. C'est le commencement de l'Usagara.² contrée superbe, et par endroits, — ici par exemple, — très peuplée et bien' cultivée.

² Sur la route de Saadani à Mpuapua.

2 A TRAVERS L'AFRIQUE.

Nous sommes campés dans une vallée encaissée de montagnes hautes de plus de deux mille mètres, à une altitude d'environ neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et à proximité d'une station anglaise, située encore quatre cents mètres plus haut. La pureté de l'air et la douceur de la température exercent l'influence la plus salubre sur notre santé, qui du reste a été constamment bonne jusqu'ici.

« Nous nous étions embarqués le 18 juillet à Marseille pour passer ensuite devant Naples ; mais je n'avais pas visité cette ville, au grand dépit du patron d'une barque à errer dans des rues sales pour ne pas gêner qui ne pouvait comprendre qu'un étranger se refusât l'impression produite sur lui par la superbe situation de la ville. Nous traversâmes ensuite le détroit de Messine, malgré Charybde et Scylla, adoucis sans doute par les siècles. Scylla est un petit village, et Charybde un endroit agité par de très petits remous, à peine dangereux pour de très petites barques. Peu de temps avant d'entrer dans le détroit (quatre heures environ), nous aperçûmes le Stromboli en éruption.

Constamment voilé de brouillards, le Vésuve ne nous avait montré que quelques minutes son panache de fumée. La côte de la Calabre est d'une sauvagerie romantique ; elle semble pierreuse et aride, mais on y voit cependant sur les promontoires de nombreux villages, qui sont souvent de vrais nids d'aigles. Dans les vallées on cultive la vigne et l'olivier. Le 23 juillet notre vapeur longeait la côte méridionale de la Crète ; le 25 nous apercevions les feux de Damiette, et dans la nuit nous entrions à Port-Saïd, ville nouvelle, bâtie presque entièrement en bois, et qui n'offre d'intérêt que pour le marchand.

« Nous traversâmes très lentement le canal de Suez, fossé large de cinquante à cent mètres, creusé dans un désert de sable que coupent çà et là quelques jardins. Dans Sa troisième partie il traverse les Lacs-Amers, que notre vaisseau franchit à toute vapeur pour entrer le 27 dans la mer Rouge et jeter l'ancre devant Suez. Le lendemain matin nous nous en éloignons.

4 A TRAVERS L'AFRIQUE.

A notre gauche nous avons l'Arabie Pétrée (avec le Sinaï) ; à droite les hauteurs du désert de Libye. La température resta tempérée (33') jusqu'à Souakim, où nous fûmes gravement incommodés de la chaleur; cela dura jusqu'à Men. Nous vîmes Souakim, Massouah, un véritable enfer, où les pauvres Italiens ont beaucoup à souffrir du climat ; Djeddah, le port de la Mecque; Hodéida, le port de Moka. L'Océan indien était très agité.

Le 22 août nous arrivions à Zanzibar. Après quelques jours d'un travail acharné et de courses infructueuses de tous côtés, occasionnées par le, nouveau système douanier de la Société allemande de l'Afrique orientale, nous nous embarquons le 28 pour Saadani , où nous trouvions M. Stokes³ qui nous attendait. Ayant achevé nos derniers préparatifs, nous nous rendîmes le 31 à la Schamba (campagne) du vali de Saadani, où nous attendîmes trois jours que tous les porteurs fussent réunis.

M. Stokes se charge de la conduite de la caravane.

³ Négociant anglais qui se charge d'équiper et d'accompagner les caravanes se rendant dans l'intérieur du pays.

Il y a treize cents porteurs, dont un quart tout au plus pour nous ; nous n'avons donc à nous préoccuper que de nous-nièmes, de nos ânes, de nos soldats et des bagages indispensables.

De Saadani nous nous dirigeâmes vers l'Ouest, nous élevant doucement à travers une plaine très fertile et très peuplée. Huit jours après nous étions à une altitude de trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et nous ne quittâmes qu'aux monts Ngulu. Jusque-là le pays avait été onduleux ; mais alors, après avoir côtoyé pendant deux jours le versant méridional d'une chaîne de collines, nous commençâmes à les gravir ; puis nous maintenant à une altitude de sept cents à mille mètres nous traversâmes par une marche forcée un « pori », contrée inculte et sans eau, jusqu'à ce que nous rencontrâmes un petit ruisseau. Les plus robustes d'entre les porteurs retournèrent aussitôt en arrière, pour secourir ceux qui étaient épuisés. Un homme mourut en route. Nous avons marché pendant six heures, ce qui, pour les porteurs, fait presque le double. Nos ânes avaient souffert pour nous.

6 A TRAVERS L'AFRIQUE.

De là nous franchîmes vers le Sud, par un col situé à une altitude de mille mètres, une chaîne de montagnes qui forme la limite entre le Kungula et l'Usagara, et nous descendîmes dans la vallée de Momboya.

Le « pori » abondait en perspectives romantiques. Les hauteurs sont généralement couvertes de forêts épaisses, ou bien d'énormes murs de rochers se détachent vigoureusement sur l'horizon. Au fond des vallées il y a bien de l'eau, mais le chemin des caravanes passe autant que possible sur les crêtes, afin d'éviter les montées et les descentes. Devant nous (au Sud-Ouest) nous avons des montagnes hautes de plus de deux mille mètres, à travers lesquelles nous devons chercher demain notre route. Je pense qu'une profonde vallée doit livrer passage aux nombreuses caravanes qui, pour se rendre à Bagamoyo, préfèrent cette route du Nord à celle du Sud. Sur cette dernière on n'a pas de hauteurs, mais en revanche des marécages et des fièvres. Ici l'air est excellent ; jusqu'à présent nous n'avons souffert d'aucune maladie: à Zanzibar je ne me sentais pas si bien. D'ici nous serons en quatre jours à Mpuapua.

« Mpuapua, le 3 octobre.

« Le 27 nous ne marchâmes que deux heures et nous dûmes nous arrêter, une partie de la caravane étant restée en arrière. Nous trouvâmes des Masaï isolés, qui ont de très beaux troupeaux de bœufs ; mais ils ne veulent rien vendre. Nous avons déjà gravi quatorze cents mètres et nous établîmes le camp à une hauteur de douze cent cinquante. Il faisait très frais, la nuit fut même froide. Le 28, ayant continué à nous élever, nous fîmes halte au bout de deux heures dans un district appelé Lubéo et visité par les Masaï. Le jour suivant nous en partîmes pour traverser en une marche de quatre heures et demie une plaine très belle et très fertile. Trois jours après nous atteignons Mpuapua, où flotte drapeau allemand. L'officier qui y commande, le lieutenant Giese, est un homme très aimable qui vint aussitôt nous rendre visite.

II.

Kuikuru (Uyui), le 7 novembre 1888.

« Partis le 4 octobre de Mpuapua, où j'avais trouvé dans 1 personne du gouverneur allemand un homme aussi instruit qu'aimable, nous traversions en une marche de neuf heures les « m'kali de Marenga » (eaux amères , déserts) et atteignions l'Ugogo le 7 octobre. Nous traversâmes ce pays par des sentiers peu fréquentés, et à marches forcées, car l'eau y est rare ; il nous fallait l'acheter de 50 à 60 centimes le litre.

« Dans l'Ugogo nous eûmes beaucoup à souffrir de la chaleur. Mb' Bridoux et le P. Chantemerle furent pris d'une grosse fièvre, et je dus intervenir énergiquement pour les obliger à se soigner. En trois jours nous fûmes maîtres de la maladie. Les malades furent transportés jusqu'à Ikungu à travers le « pori », que nous mîmes six jours à traverser. Rien que des ronces et bien peu d'eau ! J'eus assez de mal, et mon âne en vit de dures.

Quant à mes vêtements, ils furent complètement déchirés.

« A Ikungu, où nous arrivâmes le 28 octobre, la grande caravane dut se séparer. Une partie nous accompagna jusqu'à Kipalapala, près de Tabora, l'autre, avec M. Stokes, se rend au Victoria-Nyanza, dans la direction du Nord. Lorsque nous voulûmes quitter Ikungu le 31, les porteurs se refusèrent à continuer leur route. Seule l'assurance que nous nous rendons à Tabora en passant par Uyui, leur pays, peut arriver à les rassurer. Durant quatre jours nous traversons un pori sans eau. La dernière nuit, un lion nous a dévoré un âne égaré ; toutefois le lendemain nous avons retrouvé la selle.

« Privés d'eau, nous partîmes le 4 novembre au soir, malgré une marche de six heures dans la matinée, et nous marchâmes jusqu'à minuit. Après un repos d'une heure, nous repartîmes jusqu'à cinq heures, où nous trouvâmes de l'eau. Les porteurs, épuisés, n'avançaient plus que lentement ;

je pris la tête de la colonne et, avec l'aide de Dieu, je parvins, malgré une sombre nuit d'orage, à suivre le sentier pendant six heures, dans un terrain déchiré, jusqu'à ce que nous trouvâmes un guide. A cinq heures, nous rencontrions des villages, et de bon « pombé » nous restaura.

« Le jour suivant, 5 novembre, nous arrivions à Kuikuru, la capitale de l'Uyui, où nos porteurs nous abandonnèrent en masse. Le P. Hauttecœur, de la station de Kipalapala, nous attendait en cet endroit. Nous rendîmes visite au sultan de l'Uyui ; il ne demande pas de « hongo », mais un cadeau, ce qui revient au même. Nous lui donnons des étoffes pour la valeur de 200 fr., et il en semble satisfait. En échange, il nous envoie deux cruches de « pombé » et nous promet un bœuf. Mgr Bridoux continue sa route avec les autres jusqu'à Kipalapala, distant seulement d'un jour de marche ; moi, je reste ici avec le P. Herrebaut pour chercher de nouveaux porteurs et remettre demain la caravane en marche.

Nous sommes bien logés dans les bâtiments abandonnés de la mission anglaise, et nous avons toutes nos provisions près de nous. Le sultan de l'Uyui nous a envoyé son bœuf le plus beau et le plus méchant ; il a fallu trente hommes pour le pousser dans notre cour, mais il a été impossible de le toucher jusqu'à ce que je lui aie envoyé une balle dans la tête. Nous avons donc du beefsteack et tout le luxe possible. »

Le 8 novembre, le P. Schynse arrivait, avec la caravane de porteurs reconstituée , à son lieu de destination, la Mission de Kipalapala, près de Tabora.

A Kipalapala.

Entre temps , la nouvelle des événements dont la côte avait été le théâtre était parvenue à Tabora et avait mis les Arabes du pays dans la plus grande effervescence. Dès le jour de l'arrivée du P. Schynse, on savait qu'ils avaient conseillé au sultan Sike de Tabora de massacrer tous les Européens⁴.

Mais laissons la parole au P. Schynse lui même.

III⁵

Kipalapala, le 12 décembre 1888,

« Une fois par mois seulement nous avons des relations postales avec le reste du monde au moyen de courriers ; mais ceux-ci ne sont que trop souvent arrêtés et dépouillés en route, et alors nous restons des mois entiers sans nouvelles.

⁴ Lettre du vicaire apostolique, Mb' Bridoux, 10 novembre 1888.

⁵ Cette lettre a paru en entier dans la Gazette populaire de Cologne, édition du matin, 26 février 1889.

Nous menons une existence très précaire, doublement précaire depuis que la nouvelle des événements arrivés sur la côte de Zanzibar est parvenue ici. Chaque jour un orage peut éclater. Les Arabes s'apprêtent en silence et cherchent à exciter les indigènes.

Le « tembé » de la Mission forme un carré de 70 mètres de longueur, complètement entouré de murs et renforcé aux quatre coins par des bastions munis de meurtrières. Le puits est à l'intérieur, et nous avons habituellement une provision de vivres suffisante pour quelques mois. Vingt hommes résolus peuvent défendre la Mission contre une armée, mais ces hommes-là nous manquent. Les mauvaises dispositions des Wangwanas de Tabora forcent les missionnaires à envoyer leurs élèves adultes dans le Nord, à Usambiro, où l'influence des Arabes n'a pas encore pénétré. Il n'y a donc pas dans la Mission, en outre des quatre Pères, quatre individus en état de porter les armes. Les ressources bornées de l'établissement ne permettent pas d'en entretenir un plus grand nombre.

Et cependant les frais ne seraient pas si grands. Parmi les centaines de Bagandas émigrés, qui se trouvent maintenant sur la rive méridionale du Nyanza, on pourrait facilement trouver un certain nombre de chrétiens ou de catéchumènes qui consentiraient, moyennant une solde convenable, à s'établir à Unyanyembe afin d'y protéger la Mission. (Les guerriers bagandas sont partout redoutés à cause de leur bravoure.) Outre l'armement, les frais se réduiraient à peut-être 250 marks (312 fr. 50 c.) par an et par tête, et l'aversion des Bagandas pour les Wangwanas, esclaves et partisans des Arabes, est si grande qu'il n'y aurait point à redouter d'alliance entre eux... Aucun des chefs indigènes n'oserait s'attirer l'hostilité d'une force pareille.

« La situation s'aggrave de plus en plus.

Déjà les Arabes ont donné à Sike, sultan d'Unyanyembe, le conseil amical de massacrer tous les Européens sur son territoire. C'est par intérêt que Sike ne le fait pas, car il spéculé sur les cadeaux, et aussi par crainte du châtement.

Peut-être aussi ne veut-il pas laisser tout à fait libre carrière aux Arabes, heureux de pouvoir contrebalancer par un autre élément l'influence de ces maîtres actuels. »

IV.

Kipalapala, près de Tabora, le 3 février 1889.

« Il règne ici un silence de mort. Pas un courrier ne part pour la côte, pas un n'en arrive. J'ignore si les lettres de Mpuapua et d'ici y sont parvenues. Deux courriers ont été arrêtés et dépouillés sur la côte. Ces jours-ci nous attendons la poste de Zanzibar, mais avec beaucoup de résignation ; nous avons peu d'espoir de la voir arriver. Nous ignorons ce qui se passe sur la côte et en Europe. Pour le moment nous n'avons rien à craindre des événements locaux ; quant à l'avenir, il nous inquiète peu, car Dieu en est le maître et nous accepterons ce qu'il nous enverra. Notre « tembé », protégé par son enceinte de murs et de tours percées de meurtrières, nous met à l'abri d'un coup de main ; nos sept grands chiens, redoutés pour leur férocité, veillent sur nous la nuit ; mais, comme je l'ai dit, l'avenir est à Dieu.

Ne t'inquiète donc pas, même si notre Mission a plusieurs mauvais mois à passer, et si peut-être, les choses ne s'arrangeant pas sur la côte, tu restes longtemps sans entendre parler de nous. Une mauvaise nouvelle trouve toujours son chemin jusqu'en Europe ; donc pas de nouvelles, bonnes nouvelles.

« Quant au pays en lui-même, il est beau et fertile jusqu'à la frontière de l'Usagara, mais à partir de là il est triste et désert. De Mpuapua jusqu'ici (500 kilomètres) je n'ai pas vu un cours d'eau. Ce pays-ci ne peut être comparé au Haut-Congo. Les nègres y sont bien les mêmes, mais moins confiants que de l'autre côté. La langue appartient à la même famille (le Bantu) ; je commence à m'y exprimer facilement.

Le terrain est plat, légèrement ondulé, mais le sol est malheureusement sablonneux et stérile. Dans la saison sèche il n'y a pas d'eau ; dans celle des pluies elle ne trouve que peu d'écoulement, et se dirige par le Malagarozy vers le Tanganika et le Congo.

Les habitations s'appellent « tembés »; ce sont des bâtiments carrés groupés autour d'une cour, dans laquelle le bétail passe la nuit, abrité contre les lions et les léopards. Nous avons environ 50 bœufs ou vaches, et en outre, des chèvres et des brebis, mais elles ne nous donnent que peu de lait, assez toutefois pour nous quatre. Nous avons bien 60 enfants; pour l'instant nous n'en achetons pas, jusqu'à ce que la situation s'améliore. Une demi-heure par jour je suis maître d'école ; une autre demi- heure je fais le catéchisme. Le reste du temps je suis tailleur, etc., et actuellement charron. J'ai fabriqué une charrette à deux roues qui excite déjà l'envie du Mtemi (sultan). Il en réclame une aussi, car il veut rebâtir sa capitale à une demi-lieue d'ici ; toutefois il peut attendre. Il faut qu'il me fournisse quatre fois autant de bois et de fer qu'il m'en a fallu pour la mienne, et il ne le fera jamais. C'est un abominable ivrogne.

«Ma santé est bonne. Les premières semaines j'ai eu un peu de fièvre tous les quinze jours (le dimanche), mais voilà plus d'un mois que je n'éprouve rien, et je nie sens tout aussi bien qu'au Congo. Nous avons, Dieu merci, dans nos magasins assez de marchandises d'échange pour pouvoir vivre deux ans.

V

Kipalapala, le 4 juin 1889⁶.

« Les temps sont durs, tout est énormément cher. La poudre, et encore la plus mauvaise se paie ici de 50 à 55 piastres les vingt livres. Le prix des étoffes a doublé. Par surcroît, le commerce est complètement stationnaire ; aussi les Arabes ont le temps de s'occuper des affaires extérieures. Jusqu'à présent nous n'avons pas encore souffert directement de leur hostilité. Le Mtemi (sultan) de l'Unyanyembé ne permet aucun acte de violence, mais il nous faut acheter son bon vouloir par de durs sacrifices, qu'à la longue nous ne pourrons continuer.

⁶ Parue d'abord dans la Gazette populaire de Cologne, du décembre 1889.

Aussi je pense t'écrire d'un autre endroit à la prochaine occasion. La situation ici est intolérable. Au Victoria-Nyanza, au contraire, il règne une grande sécurité. Sans les enfants, nous serions déjà partis.

« Tu me demandes une description de notre maison et des environs. L'Unyanyembé est légèrement ondulé, traversé par des arêtes de granit, et présente un aspect agréable à la saison des pluies, où tout est vert. Mais la fertilité laisse à désirer et ne peut être comparée à celle du Haut-Congo. Dans notre voisinage immédiat le sol est sablonneux et ne produit que des patates et du manioc. Les céréales ne peuvent être cultivées que sur les grands Kisugulus (fourmières). Nulle part il n'y a d'eau courante ; de Mpuapua jusqu'ici nous n'avons vu ni rivière ni ruisseau. Pendant la saison des pluies il se forme de petits cours d'eau, qui sont taris au bout de trois jours, et de vastes nappes occupent les basfonds, gênant et parfois arrêtant les communications, car on enfonce à chaque pas.

Il se produit alors de fréquents accidents ; les imprudents s'enfoncent dans le sol complètement détrempé et y trouvent la mort. Ces endroits humides et marécageux sont utilisés pour la culture du riz.

L'Unyanyembé en lui-même est sans valeur. Ce qui en fait l'importance, c'est sa position entre la côte, le Tanganika et le Nyanza, et l'esprit nomade de ses habitants, qui, leurs champs cultivés, s'enrôlent par milliers comme porteurs dans les caravanes. C'est là ce qui a poussé les négociants arabes à choisir l'Unyanyembé comme centre de leurs entreprises. Au point de vue colonial, ce pays n'a aucune valeur ; mais c'est autre chose si l'Allemagne veut énergiquement combattre le trafic des marchands d'esclaves. Tous ceux qu'on exporte de Zanzibar passent par ici ; c'est ici que se réunissent les caravanes du Nord et de l'Ouest ; c'est d'ici qu'elles partent pour le Tanganika et le Nyanza jusqu'à Karagwé. Un poste fortifié pourrait exercer une influence décisive. Toutefois, je ne crois pas que Wissmann étende les siens jusqu'ici, ses moyens sont trop restreints.

Sur la côte, un certain nombre de postes, avec une garnison de 50 à 100 hommes chacun, dispersés dans le pays, mais assez près les uns des autres pour pouvoir se secourir mutuellement, suffiraient à tenir le territoire en respect. Pour être maîtresse de la situation ici, à Tabora, il faudrait à l'Allemagne de 400 à 500 fusils, dans une position fortifiée. Ainsi elle dominerait le pays, mais elle ne le pourrait pas à moins, et ce serait une "dépense d'un demi-million par an. Il y a des Arabes qui peuvent mettre sur pied 200 ou 300 esclaves armés de fusils. Quant aux indigènes, on pourrait plus facilement en venir à bout.

« Puisque je parle de postes fortifiés, je veux en décrire un. Notre Mission est tout à fait imprenable. Si nous avons 100 hommes avec de bons fusils, personne ne songerait à nous inquiéter. Elle forme un carré de 70 mètres de côté, qui est flanqué aux quatre angles de tours percées de meurtrières, et n'a qu'une entrée. Le puits est à l'intérieur.

Au milieu se trouvent la chapelle, le magasin et plusieurs chambre ne formant qu'un bâtiment ; les constructions latérales renferment l'église, le Barza (salon de réception), le fruitier, le réfectoire et les dortoirs pour les enfants. Un côté et demi du carré est simplement entouré de murs ; on n'y a rien construit. Pour mettre les bâtiments à l'abri du feu, on les a couverts en argile, ce qui est très désagréable pendant la saison des pluies, l'argile se délayant et laissant passer l'eau. Nous pensions faire cuire des tuiles pendant cette saison, mais Dieu semble en avoir décidé autrement. La maison abrite: actuellement 4 familles, 4 missionnaires et 60 enfants. Les plus grands sont déjà partis pour le Nord, et dans quinze jours, si Dieu le veut, je les suivrai avec les plus petits pour les mettre en sûreté.

« En outre nous recevons parfois des visites. Dernièrement quelque bruit m'éveilla pendant la nuit. Je cherche avec de la lumière, mais je ne trouve rien. En me recouchant, je touche avec mon pied quelque chose de froid dans mon lit. Prompt comme l'éclair je m'élançai, je rallume, je saisis mon fusil, mais trop tard.

Mon noir visiteur, un serpent cracheur, s'était esquivé derrière une commode et de là dans le toit, où je ne pouvais le voir. Le lendemain après la prière du soir je vais dans ma chambre, mais en franchissant la porte je sens la queue du serpent qui me frôle le cou et la joue. Cette fois je vins à bout de découvrir l'animal au-dessus de la porte, où mon fusil ne pouvait l'atteindre. Le Père supérieur apporta deux lances et de cette façon, l'ayant embroché à la tête et à la queue, nous pûmes le descendre. Un coup de feu l'acheva; long d'un mètre et demi, il était gros comme le bras.

Heureusement cet animal n'attaque jamais; si on s'approche trop de lui, il vous crache son venin, et ne mord que si on le maltraite ou qu'on marche sur lui sans l'apercevoir; du reste on le tue partout. Deux jours après, nouvelle visite qui me força à quitter ma chambre, mais cette fois le danger n'était pas grand. Pendant que j'écrivais cette lettre, les enfants m'appelèrent dans le Barza qui est contigu; il y avait là, disaient-ils, un serpent très singulier. —

J'entre avec mon fusil et je trouve un lézard long de deux pieds. Un vigoureux coup de bâton lui ôta pour toujours l'envie de se réchauffer dans mon lit. Il commence en effet à faire frais dans ce pays; nous avons des pigeons, et ils attirent la vermine. Il faut donc lutter ici contre bien des ennemis, à commencer par les Arabes pour finir par les insectes et les reptiles, et ces derniers sont encore les moins désagréables. L'on a des nouvelles de la côté, et ces messieurs commencent à avoir la tête bien échauffée. Il nous en coûtera encore de 800 à 1,000 fr. pour persuader au Mtemi que tout est faux et que nous sommes ses meilleurs amis. Voilà six mois que cela dure; seul, Dieu sait quand et comment cela finira. C'est pourquoi nous cherchons un expédient; à la longue cela ne peut continuer ainsi.

« Au point du reste où en sont les choses, les demi-mesures sont insuffisantes. Ou bien il faut que l'Allemagne supporte les menées des Arabes, y compris la chasse et la traite des esclaves, et alors les Arabes lui seront favorables.

Peu leur importe qui règne sur la côte, que ce soit Saïd-Pacha ou l'Allemagne ; pourvu que leurs caravanes arrivent et partent sans entraves et que personne ne se mêle de leur commerce, ils sont contents. Ou bien l'Allemagne inscrira sur son programme la civilisation chrétienne en opposition avec l'Islam, et alors elle ne peut se maintenir dans l'Afrique orientale que par la force, jusqu'à ce que les Arabes, gênés dans leurs menées, se retirent ou se soumettent, tout en murmurant. Du côté des indigènes il ne faut attendre de résistance que s'ils subissent l'influence arabe, c'est-à-dire s'ils sont convertis au Mahométisme. Mais pour faire disparaître complètement l'esclavage de ce pays, il faut un travail de plusieurs siècles. Il est tellement entré dans la vie et dans les idées du peuple qu'on ne peut le combattre que par le progrès de la civilisation chrétienne, et cela, c'est notre tâche. Toutefois, comme je l'ai déjà constaté au Congo, l'esclavage chez les peuplades nègres est beaucoup moins affreux que la traite des esclaves organisée par l'Islam. »

Fuite de Kipalapala au Victoria- Nyanza.

26

De jour en jour la situation des missionnaires à Kipalapala devenait plus difficile, et l'attitude du sultan Sike plus menaçante. A chaque instant il exigeait de nouveaux « hongos » (présents), toujours plus chers. Il fut défendu aux indigènes de se louer comme porteurs aux missionnaires. De plus on répandit contre ceux-ci les imputations les plus insensées ; on les accusait d'avoir creusé une mine depuis leur demeure jusqu'à la résidence du sultan, afin de le faire sauter en l'air avec toute sa capitale⁷.

Dans ces conditions, les missionnaires résolurent d'abandonner la station et de se réfugier avec les pupilles de la Mission sur la rive méridionale du Victoria-Nyanza. Pour écarter tout soupçon, ils voulurent partir de Kipalapala en deux groupes ; le P. Schynse d'abord, avec les plus jeunes enfants ; les autres avec les plus grands devaient les suivre à quatre jours de distance.

Le P. Schynse raconte la fuite et le voyage jusqu'au Nyanza dans les deux lettres suivantes⁸ :

⁷ Lettre du P. Chevalier, Notre-Dame-des-Exilés, Nyagezi, 20 septembre 1889.

⁸ Publiées toutes deux dans la Gazette populaire de Cologne, édition du matin, du 26 novembre 1889.

VI

Usongo (4° 13' .mid), 12 juillet 1889.

« Ce que je faisais prévoir dans ma dernière lettre est arrivé ; nous avons abandonné Kipalapala. Il était grand temps ! Je le quittai le 30 juin avec environ 280 porteurs, 36 enfants, tous petits ou malades, 11 soldats (askari) et 1 frère-lai (Fr. Pierre). J'arrivai heureusement, sans perdre une charge ou un enfant, et sans tirer un coup de fusil, à Uyui, chef-lieu d'une peuplade voisine, où le sultan Kanoni me rançonna fortement, il est vrai, mais toutefois me laissa passer sans obstacle.

« Après un repos d'un jour, je quittai Uyui, me dirigeant vers le Nord-Est à petites journées et attendant des nouvelles de Kipalapala; les PP. Hauttecoeur et Chevalier devaient en partir le 4 juillet au soir avec le reste des enfants. Cependant le 6 juillet ils n'étaient pas encore à Uyui, quand ils auraient dû y arriver le 5 au matin. Plein d'inquiétude je marchai encore un jour, mais alors j'appris diverses nouvelles qui me décidèrent à atteindre cet endroit (Usongo) en deux marches forcées. Le Mtemi (prince) est favorable aux Européens et nous offre sa protection. J'attendis encore deux longs jours. Enfin arrivèrent des courriers qui m'annoncèrent que les Pères étaient à Uyui, mais complètement dépouillés. Hier ils sont arrivés ici tout épuisés, et nous voilà de nouveau réunis.

« Que s'était-il passé ? Ma caravane avait été sauvée par un miracle. Quelques-uns de nos ennemis, des Arabes de Kuihara, près Tabora, avaient envoyé leurs esclaves à Mashemo, notre premier campement, afin de piller la caravane.

« Il est d'usage de s'arrêter quelques jours au premier campement, afin que tout le monde s'y réunisse. Toutefois j'avais assez de porteurs. Remplaçant quelques retardataires, je partis dès le lendemain matin, au lieu de m'attarder, car j'avais hâte de traverser le « pori » mal famé qui me séparait d'Uyui. Quand vers midi les Arabes arrivèrent, ils trouvèrent le nid vide et apprirent sans doute que je devais être déjà près de Uyui, et qu'il n'y avait plus rien à faire. Ils partirent, méditant un nouveau coup qui, cette fois, leur réussit à moitié. A Unyanyembé le bruit s'était répandu que ma caravane avait été pillée, que j'avais reçu un coup de feu à la jambe, mais que cependant je m'étais échappé, et autres choses semblables. On ajoutait que j'avais été de nouveau dépouillé à Uyui, et tout cela détermina les Pères à attendre un jour. Mais Sike vint les trouver (voir à la fin de la lettre du 14 août) et leur dit : — Les Arabes veulent vous tuer. Donnez-moi 100 pièces d'étoffe (valant 2,500 fr.) et je les en empêcherai. — Mais la maison était entièrement vide ; j'avais tout emporté, sauf 6 pièces.

On en acheta 40 pièces chez un Arabe de nos amis (Séif ben Saïd) et l'on donna pour le restant une lettre sur Zanzibar.

C'est ainsi qu'arriva le 5 juillet. Le soir, vers 9 heures, par un ciel couvert, les Pères quittèrent la maison sous la conduite de deux Zanzibarites, parfaitement au courant de la route et à notre service depuis sept ans. C'étaient des traîtres qui vendirent les missionnaires. Au lieu de les mener à Uyui, il les conduisirent avec les enfants et sept porteurs, chargés en grande partie d'ornements d'église, à Kuihara, où ils disparurent. Ignorant le chemin, les Pères attendirent jusqu'au matin, où ils retrouvèrent leur route ; mais il était trop tard. Ils furent immédiatement attaqués et séparés par une foule de Wangwanas et de Wanyamuesi. Le Père supérieur voulut se réfugier dans la maison d'un Arabe de Kuihara ; on lui montra la porte ; il fut traité de même par un autre. Quelques Wasukuina défendirent leur charge à coups de fusil ; d'autres prirent la fuite. Le Père supérieur interdit de se servir des armes et prit la route de Tabora, entouré d'une foule hurlante qui grossissait sans cesse.

Il arriva heureusement à la maison de Séif' ben Saïd, qui l'accueillit avec une hospitalité tout arabe, arma aussitôt ses esclaves et fit murer ses fenêtres, mettant ainsi sa maison en état de défense. En même temps il envoyait dix de ses gens les plus résolus à Kuihara, au secours du P. Chevalier ; ils arrivèrent assez à temps pour le délivrer ; déjà une balle de son propre fusil avait sifflé à ses oreilles. Cinq enfants, presque tous les fusils et tous les bagages étaient perdus. Toutefois trois des enfants revinrent; Sike les avait faits prisonniers et les renvoyait, tremblant pour le paiement de sa traite. Un quatrième enfant s'était enfui et avait suivi ma trace. Il rejoignit mes gens à Nda-la, à quatre lieues au Nord de Uyui, où j'avais laissé mes ânes, nies tentes, etc. Enfin un cinquième enfant avait également pris la fuite et était en sûreté chez Séif ben Saïd.

« Celui-ci se comporta en vrai gentilhomme. On le menaçait de brûler sa maison, mais il jura qu'on n'arriverait aux blancs qu'en passant sur son corps. Un autre Arabe de Tabora fit la déclaration suivante : —

Que les Pères restent chez Séif jusqu'à ce qu'ils lui aient fait dépenser son dernier morceau d'étoffe, puis qu'ils viennent chez moi ; tant que j'aurai une charge de poudre et une upande (deux aunes), rien ne leur manquera, et alors nous irons tous ensemble chez le voisin.

« On voit que tous les Arabes ne sont pas nos ennemis ; au contraire les plus puissants nous veulent du bien. Kuihara nous est hostile, mais en revanche Tabora nous est en général favorable.

« Les Pères restèrent trois jours chez Séif ; puis, sous la garde de l'Arabe et de ses esclaves, ils quittèrent à minuit cette maison hospitalière, marchant pieds nus pour ne pas laisser de traces reconnaissables. Séif les quitta à la frontière de l'Unyanyembé ; mais ses esclaves les accompagnèrent jusqu'ici à Usongo, marchant jour et nuit et faisant en trois étapes cent quarante kilomètres. Demain nous comptons partir tous ensemble pour le Nord ; maintenant le danger est passé. Nous sommes réunis et n'avons plus que des gens résolus autour de nous.

Les traîtres sont partis, et parmi nos soldats quelques lâches se sont enfuis dès les premiers bruits, entre autres un frère de celui qui a vendu les Pères à Kuihara. La perte se monte à vingt fusils, quelques couvertures de lit, deux calices, un ciboire avec son couvercle, et enfin six pièces d'étoffe. Séif a donné à ses hôtes des vivres pour la route, des étoffes et des munitions; on ne saurait assez louer sa conduite.

VII

Notre-Dame de Kamoga (Bukumbi, sur la rive méridionale du Victoria-Nyanza, le 14 août 1889.

« Si ma dernière lettre, datée de Usongo le 12 juillet, vous est parvenue, elle vous a fait savoir que nous avons abandonné Kipalapala. J'ai quitté notre maison le 29 juin, avec presque tous les bagages, accompagné de 280 porteurs et 36 enfants, tous petits ou malades. Mon départ précipité, le 30 juin, déjoua les projets des Arabes et des Wangwanas de Kuihara, qui voulaient piller la caravane. Ils arrivèrent au campement abandonné vers midi ; mais nous avions une avance de six heures et ils ne pouvaient songer à nous rejoindre.

Sans être inquiété, je franchis le « pori » (pays inculte et sans eau, couvert de broussailles) si mal famé, et de là j'atteignis lentement Usongo après avoir payé un grand « hongo » (tribut) au « Mtemi » (prince). Une fois seulement, pendant la traversée du pori, j'entendis retentir à droite et à gauche un cri de guerre qui provoqua une panique générale et fit prendre le pas de course à toute la caravane. Cependant nous fîmes bonne contenance ; je courus avec quelques askari (soldats) à la queue de la colonne et, menaçant de faire feu, je fis reculer la foule qui nous suivait. Au bout d'une demi-heure tout était rentré dans le calme, mais les enfants étaient horriblement fatigués.

« A Usongo je fus accueilli amicalement par la femme du Mtemi, et je logeai dans la maison de M. Stokes, avec qui j'étais venu de Zanzibar. Lui-même est en ce moment sur le Nyanza. Au bout de trois jours les PP. Hautteœur et Chevalier arrivèrent avec les plus grands de nos enfants.

Ils avaient été sauvés comme par miracle. Séif ben Saïd les a protégés, logés pendant trois jours, et les a fait ensuite accompagner par ses gens jusqu'à Usongo.

« Nous quittâmes cet endroit le 13 juillet. Le même soir un coup de vent déchira en trois morceaux notre grande tente, ce qui nous donna bien du souci pour le reste de la route. Nous campâmes à Ngulu, puis nous traversâmes par une marche de neuf heures la plaine de Wayonga, brûlée par le soleil, ne nous arrêtant que quand nous trouvâmes de l'eau. Le lendemain nous atteignions au bout de deux heures et demie le Sainui, dont le Mtemi s'appelle Masali ; mais nous étions trop fatigués pour aller plus loin. Après avoir campé sur la frontière, nous partîmes le lendemain 16 juillet pour Kuikuru (la capitale). Là nous nous écartâmes de la route, le 17 juillet. L'année d'avant le P. Girault avait été attaqué dans l'Usanda ; mais mal en avait pris aux assaillants, qui avaient perdu 5 morts. Nous ne pouvions donc passer, et il nous fallut prendre la direction de Kisumbi, Shinyanga et Nindo;

dans tous ces villages il fallut payer un hongo ; 60 à 70 dotis d'étoffe. Un doti mesure 2m,50.

« Dans l'Usongo, la partie du pays qui n'est pas cultivée est une vaste plaine brûlée par le soleil, presque entièrement dépourvue d'arbres et rendue souvent impraticable par des fourrés de mimosas épineux.

« Pendant la saison des pluies, presque toute la contrée est inondée ; en ce moment, par suite de la chaleur, le sol est entièrement crevassé, ce qui rend la marche très pénible. Nos enfants ont souffert affreusement. Nous avons trouvé à Usongo l'âne de M. Stokes ; nous avons ainsi trois de ces animaux, dont chacun portait deux ou trois enfants. Huit à dix autres étaient sur les épaules des porteurs, deux dans des hamacs. Un garçon mourut en arrivant à Nindo.

« Dans cet endroit, une erreur pharmaceutique, dont personne n'est responsable, me mit au bord de la tombe. Dès lors mon rôle dans la caravane fut fini.

On attachâ mon lit à une perche, et une douzaine de Wasuniakas me portèrent jusqu'au campement suivant dans le pori, et de là à Sarawi, où l'on nie déposa dans une hutte de nègres. Nous y restâmes deux jours, pendant lesquels je pus prendre un peu de lait; puis on continua la marche jusqu'à la frontière de l'Urima, dans la direction de Kwa Shikimayi (chez Shikimayi, nom du chef' du village), où mes porteurs m'étendirent sous un rocher de granit. Au bout d'une heure vint un vigoureux Msukuma, qui m'adressa la parole dans son langage, dont je ne compris que le mot « tente » ; puis il me souleva, me porta dans le village sous la tente qui m'avait servi pour mon voyage depuis la côte, et me coucha sur le lit du P. Girault. Celui-ci était venu au- devant de nous. Près de Shikimayi commence le golfe si tortueux d'Urima, que je dois prochainement relever. Cette bonne tente et quelques friandises (des œufs et du lait) me réconfortèrent tellement que dès le lendemain je pus faire vingt pas, appuyé sur un homme. Encore une marche jusqu'à Nkengé, où nous fîmes un séjour de deux jours..

Puis une barque arriva de Bukumbi Mgr Livinhac, informé de mon état, l'avait envoyée pour m'amener rapidement chez lui. Ces deux jours passés à Nkengé m'avaient fait du bien; je pouvais déjà marcher seul, bien que ma tête fût aussi troublée que celle d'un homme ivre. Chose étrange, le meilleur remède pour mon état fut le vin. Pendant deux jours, je souffris d'une paralysie complète des intestins ; ce que je mangeais ou buvais, je, le rendais tel quel au bout d'un quart d'heure. Alors je bus en une fois une demi-bouteille de vin, et ma guérison commença.

« Le 1er août je m'embarquai dans le port de Nkengé. La contrée, souvent très pittoresque, fit sur moi peu d'impression ; j'étais encore trop faible. Après une navigation à la rame qui dura quatre heures, nous abordâmes à Bukumbi. Je fis tout seul, en m'appuyant sur une lance, les vingt minutes de chemin jusqu'à la Mission de Notre-Dame de Kamoga. J'avais la tête encore trop faible pour pouvoir monter sur l'âne que l'on avait envoyé à ma rencontre, et mes membres étaient comme rompus par mon voyage à dos de porteurs.

Arrivé à la Mission, je fus soigné par M^r Livinhac lui-même. Il m'apporta de la chartreuse, du vin, du lait, des œufs, etc. ; je crains bien qu'il n'ait fait une grande brèche à nos minces provisions. Mais déjà au bout de deux jours je pouvais me livrer à quelques occupations et paraître au réfectoire. Malgré tout cependant il me fallut boire chaque jour une demi-bouteille de bon vin rouge (de la Maison-Carrée) jusqu'à ce que mes forces fussent entièrement revenues. Maintenant tout est heureusement fini.

« Ici à Bukumbi je m'occupe de travaux scientifiques et de la coupe du bois. Hier nous sommes sortis à âne pour aller voir et mesurer quelques troncs. Lundi '19 août, j'irai à Usambiro pour en déterminer la position géographique et choisir aussi des troncs d'arbres dans la forêt. La station commencée en cet endroit a été abandonnée, la population diminuant chaque jour par suite de l'émigration. Nous y avons de 15 à 20 indigènes occupés à abattre du bois ; mais ils s'attaquent aux troncs qu'on ne leur a pas indiqués ;

j'y vais donc pour leur montrer le bois qu'il faut abattre. Nous y possédons une maison en bon état. Djuma, un âne de selle excellent, que ses maîtres nous ont vendu parce qu'il désarçonnait tous les Arabes qui voulaient le monter, m'y porte en quelques heures. La distance est d'environ 25 kilomètres.

« Maintenant l'animal est très doux ; nos enfants peuvent jouer entre ses jambes et le taquiner sans qu'il bouge. Son ancien maître regrette de s'en être défait, mais trop tard.

« Nous sommes actuellement seize sur la rive sud du Nyanza, et en outre quatre missionnaires anglais et M. Stokes. A trois jours de marche d'ici, il y a une station arabe et une caravane. Ces Arabes redoutent beaucoup que nous ne leur fassions payer ce qu'ils nous ont fait à Uganda et à Kipalapala. Pendant quatre nuits ils n'ont pas dormi, s'attendant à une attaque qui pour eux aurait été fatale, tout le pays leur étant hostile. Leurs affaires vont très mal dans l'Uganda ; depuis Usongo jusqu'ici on n'entend que malédictions contre eux.

Un mot de notre part, et en deux jours leur station est en flammes. Mais Dieu jugera entre eux et nous. Si l'on voulait nous inquiéter ici, les armes décideraient. Nous avons assez de fusils et de munitions, et nos jeunes gens, — car nous avons ici des adultes, — savent s'en servir. Notre maison est bien fortifiée et garnie de meurtrières. A Kipalapala on voulait nous attaquer dans notre maison ; mais, disait-on, un de ces blancs était à chaque angle, et l'attaque aurait coûté trop de monde. Ici l'on m'appelle « fundi ya bunduki » (maître du fusil) et « kimarra ndeggé » (mangeur d'oiseaux).

« Muanga a été notre hôte pendant trois mois, puis les Wagandas l'ont prié de revenir. Il l'a fait, suivi de tous les chrétiens, a battu les Arabes en plusieurs rencontres et les assiégés dans la capitale ; tout le pays lui est dévoué. Le deuxième roi installé par les Arabes était mort des suites de la circoncision. Karema, la troisième de leurs créatures, a brûlé tous ses frères et sœurs, les enfants de Mtesa, et règne avec une telle cruauté qu'il éloigne de lui tout le peuple Muanga lui-même a beaucoup gagné à son séjour parmi nous.

Il a déclaré franchement que sa cruauté avait sa source dans certains préjugés, ou avait été inspirée par de mauvais conseillers', qui tous avaient déjà mal fini. Ses serviteurs les plus fidèles étaient, disait-il, les chrétiens, et son royaume était à l'avenir ouvert aux blancs. Actuellement trois de ses barques sont encore ici (sur la rive sud du Victoria-Nyanza) et les conducteurs en sont venus nous inviter à revenir dans l'Uganda ; nous pourrions choisir dans tout le pays l'endroit où il nous plairait de nous installer. Si nous ne venions pas chez lui, il viendrait à nous avec tous ses partisans ; il ne voulait plus vivre séparé de nous. — Par suite, trois missionnaires vont sans doute s'embarquer pour l'Uganda, afin d'aller voir ce qu'il en est et de distribuer les secours spirituels aux nombreux chrétiens de cette région.

« D'après un bruit parvenu ici ces jours derniers, Karema se serait enfui vers le Nord, laissant le royaume à son frère. Emin-Pacha aurait envahi victorieusement l'Unyoro et serait tout près de la frontière de l'Uganda.

Muanga lui aurait envoyé une ambassade pour l'informer que son royaume lui était ouvert. Toutefois ce bruit mérite confirmation. Casati serait en sûreté près d'Emin-Pacha. Un Arabe de Tripoli (Afrique du Nord), qui était à leur service, a été tué à Unyoro ; Casati aurait échappé. De Stanley je n'ai aucune nouvelle.

« Si Dieu arrange les événements pour le mieux, l'abandon de Kipalapala n'aura eu que d'heureuses conséquences. Nous sommes si nombreux ici que l'on peut continuer énergiquement la Mission de l'Uganda. En outre nous sommes en sûreté. Les Arabes et les Wangwanas sont détestés et devront, après la victoire finale de Muanga, quitter leur poste de Magu (Magu est situé à 80 kilomètres à l'Est de nous, sur le lac). Muanga est décidé à ne pas les souffrir sur le Nyanza ; un mot de lui suffira pour que les Wasukumas les expulsent. Jusqu'ici il a respecté la vie des Arabes et des Wangwanas tombés entre ses mains, parce qu'ils n'ont pas versé le sang des blancs, ses amis », et il veut continuer à les épargner ; mais il tient à les éloigner définitivement du pays.

« Cette année, comme on le voit, la situation a bien changé. L'Uganda est arraché aux mains de l'Islam et s'ouvre aux Européens. Ceux-ci trouveront par ce pays un chemin plus direct pour se rendre de la côte au Nyanza.

« Nous pourrions par ce chemin recevoir nos approvisionnements ; mais cela demandera encore quelques années. Heureusement nous avons encore des marchandises d'échange pour trois ou quatre ans ; ce qui nous manquera ce seront les produits européens tels que vêtements, chaussures, thé, vin, outils, etc. Du café, nous en trouvons dans le pays même ; nous en recevons plus qu'il ne nous en faut de l'Uganda et de la côte du Nyanza, où il croît à l'état sauvage. Nous remplaçons le sucre par du miel. Notre jardin nous donne des légumes et du froment qui nous permet de faire du pain de temps à autre.

Un fossé long et profond amène l'eau au jardin, ce qui nous permet de le mettre en rapport en toute saison. Les indigènes nous apportent plus de riz que nous n'en employons. La viande n'est pas chère; un bœuf coûte de 20 à 25 fr. Notre pharmacie de Kipalapala, si bien approvisionnée, est arrivée ici sans le moindre accident ; nous avons donc tout ce qu'il faut pour passer quelques années dans ce pays, jusqu'à ce que la route soit ouverte.

« On parle de défaites sanglantes que les Arabes auraient essuyées sur la côte. Wissmann, disait-on , avait attiré Buschiri dans un piège et l'avait complètement battu. Buschiri voulut s'en venger sur le poste allemand de Mpuapua, mais nos deux braves compatriotes, informés de l'approche de la bande par les indigènes, prirent les armes, distribuèrent de la poudre et des balles à quelques centaines de Vagogos leurs alliés, et surprenant au point du jour le camp arabe où l'on ne se doutait de rien, y firent un terrible carnage. Il n'en échappa que quelques-uns qui se dissipèrent dans la broussaille.

L'un des chefs arabes ou, d'après d'autres rapports, Buschiri lui-même resta sur le champ de bataille⁹.

« Si ces bruits sont fondés, et on doit le savoir en Allemagne, la route sera bientôt ouverte ; les Arabes de Tabora y ont encore plus d'intérêt que nous. Ils ont de l'ivoire dans leurs magasins, mais peu d'objets d'échange. Un « diora » (pièce de 32 metres) de sardini (mauvaise étoffe) coute 10 piastres, juste le double du prix habituel. 20 livres de poudré (pour nous complètement inutilisable) valent 55 piastres, à 4 fr. 70 c. la piastre. Cette détresse des Arabes peut bien avoir contribué à la protection que ceux d'entre eux qui trafiquent avec la côte ont accordée au P. Hauttecoeur contre leurs compatriotes non négociants et contre la canaille des Wangwanas; ils veulent se concilier la bienveillance des Européens pour que leurs caravanes puissent traverser sans encombre le territoire occupé par les Allemands.

⁹ Dans ces bruits il y a du vrai et du faux. Ils se rapportent à l'assaut donné au camp de Buschiri par Wissmann (8 mai) et au coup de main tenté sur la station allemande de Mpuapua, par Buschiri, le 28 juin. Dans cette surprise, Nielsen fut tué, et le lieutenant Giese ne dut son salut qu'à la rapidité de sa fuite.

Pour Séif ben Saïd, il faut cependant lui supposer des mobiles plus honorables. Il avait beaucoup de relations avec nous, nous le voyions venir chaque semaine, et il s'est toujours montré très loyal dans les nombreuses affaires que nous avons traitées ensemble. En revanche Ali ben Sultan est un coquin, de même que Sike, le Mtemi d'Unyanyembé, dont le fils a dépouillé le P. Chevalier et l'aurait même tué sans l'intervention des gens de Séif ben Saïd. Sike lui-même avait établi des postes sur toutes les routes pour faire tuer les missionnaires lors de leur départ de l'Unyanyembé ; mais il ne put y réussir. Le lendemain il envoya un « mitumba » (charge d'homme) d'étoffes diverses à Uyui afin de persuader au Mtei Canoni de renvoyer à Unyanyembé les missionnaires et les enfants. Mais Canoni, qui est un ennemi de Sike, s'y refusa. Les objets volés aux missionnaires prirent presque tous le chemin de la maison de Sike, qui s'était montré royalement bandit dans cette circonstance. Cependant, en présence des bruits relatés ci-dessus, il doit être assez mal à son aise.

Il envoie souvent à la côte des caravanes d'ivoire, et maintenant que nous lui avons échappé il redoute que nous ne les fassions saisir en dédommagement du vol qu'il a commis à notre préjudice.

« On a prétendu également que « Bwana Makonga » (le voyageur africain si connu et si redouté, M. Reichard) arrivait avec plusieurs centaines d'hommes pour soumettre l'Unyanyembé aux Wadeutschi (Allemands), et, comme il l'avait promis il y a trois ans, pour planter la tête de Sike au bout d'une pique. Cela ferait grand plaisir à ses sujets, à qui il défend de se louer comme porteurs. Un poste allemand dans l'Unyanyembé exercerait certainement beaucoup d'action sur les Arabes, et l'on ne peut qu'en souhaiter la création, dans l'intérêt de la civilisation et de la sécurité des Européens. On n'aurait qu'à s'établir solidement dans notre maison, et aucune année nègre ne serait en état d'en chasser cinquante hommes bien armés et bien disciplinés. Mais l'Allemagne est assez occupée sur la côte, aussi l'on ne peut espérer de sitôt un poste dans l'Unyanyembé.

D'autre part, un tel poste ne pourrait être considéré que comme une étape sur la route du Tanganika et du Nyanza, car l'ivoire, l'unique objet d'exportation, ne se trouve plus qu'en petite quantité entre les deux lacs. Il vient de l'Uganda, d Karagwé et du Manyéma.

« J'écrirais volontiers des lettres plus longues, mais nous devons faire nos paquets aussi petits que possible, n'expédiant que le plus indispensable en dehors de la correspondance avec les supérieurs. Pour pouvoir passer, les courriers sont obligés de tout cacher avec soin, au milieu des vivres et sous leurs vêtements, car s'ils sont reconnus pour attachés au service des blancs on les dépouille et parfois on les tue. Nous sommes tous dans le même sac, Anglais, Français et Allemands. »

Nous ajoutons de suite une lettre plus récente du P. Schynse ; elle donne des indications intéressantes sur la suite des événements dans l'Uganda et la défaite complète des Arabes.

VIII.

Zanzibar, le 4 mars 1890⁽¹⁾

« Hier je fus interrompu par l'arrivée du courrier de l'Uganda. Grâce à Dieu et à la bravoure des chrétiens, l'Islam est vaincu définitivement. Au commencement d'octobre, après plusieurs combats souvent malheureux, les deux années chrétiennes, celle du continent et celle des îles, se réunirent dans le voisinage de Rubaga. Le 4 elles attaquèrent avec 2,000 fusils et beaucoup de lances l'armée mahométane forte, paraît-il, de 5,000 fusils dont beaucoup se chargeant par la culasse, et la battirent complètement. Loin d'accepter le pardon qui leur était offert, avec la vie sauve et de bons traitements, les Arabes se fortifièrent dans les ruines de notre ancienne mission de Rubaga, où ils rallièrent pendant la nuit leurs partisans et leurs esclaves.

1. Voir la Gazette populaire de Cologne, édition du matin du 28 mars 1890. Le Journal de Bruxelles (supplément du 30 mars) a publié une longue lettre du P. Denoit sur la victoire de Muanga, sujet de la présente relation du P. Schynse.

Le 5 octobre au matin les chrétiens attaquèrent cette position ; repoussés trois fois, ils pénétrèrent dans les ruines au quatrième assaut, et la victoire fut complète. Ceux des ennemis qui ne tombèrent pas cherchèrent leur salut dans la fuite. Karéma lui-même fut entraîné par la masse en déroute. Les chrétiens poursuivirent les fuyards jusqu'aux frontières de l'Unyoro ; la plus grande partie des Arabes et de leurs esclaves périrent, trois furent faits prisonniers, quelques-uns parvinrent à Unyoro, où Karéma rallie ses partisans dispersés. Il a réuni de nouveau 700 hommes, avec lesquels il veut se frayer un chemin jusqu'aux Mahdistes. Kabarega, chef de l'Unyoro, lui ayant interdit de séjourner dans son royaume, Muanga envoya de suite un fort détachement sur les frontières de l'Unyoro. Le 11 octobre Muanga fit une entrée triomphale ; le 12 arrivèrent les Missionnaires, le P. Lourdel et le P. Denoit.

Notre maison ayant été pillée en partie et se trouvant inhabitable par suite des cadavres qui y sont entassés, Muanga a assigné aux Pères la maison habitée autrefois par Katekiro, le même qui juste un an auparavant, le 12 octobre 1888, les avait chassés de leur maison.

Digitus Dei est hic: le doigt de Dieu est là.

La première bataille fut livrée sur la colline où les chrétiens furent brûlés en 1886, le combat décisif, dans les ruines de notre Mission, et au milieu des acclamations du peuple les Missionnaires ont pris possession de la maison de leur persécuteur, ruiné par la guerre. Le 5 octobre, les chrétiens ont eu de nombreux blessés, mais cependant pas de morts, et chez les nègres les blessures guérissent presque toujours. Malgré ses pertes nombreuses pendant la guerre, notre communauté chrétienne s'est beaucoup augmentée. Un jeune homme a pu présenter aux Missionnaires 40 catéchumènes, tous parfaitement instruits ; on dit que le nombre des catholiques s'est augmenté de 300 pendant l'absence d'un an des Missionnaires ; c'est une assertion des Wagandas, qui est peut-être exacte.

Muanga a envoyé de l'autre côté du lac une flottille à Bukumbi, et Mgr Livinhac s'est embarqué pour Uganda avec deux Missionnaires. Maintenant plus que jamais la parole du Seigneur se justifie : « La moisson est riche, mais les ouvriers sont peu nombreux. »

« Du Tanganika ne nous parviennent que des bruits incertains. L'on sait par des Arabes que ceux-ci sont entrés en lutte les uns contre les autres sur le bord du lac et que, dans un combat livré dans l'Ujiji, 24 Arabes ont été tués. »

Le séjour du P. Schynse à Bukumbi, où il était arrivé le 1^{er} août 1889, ne devait pas être de longue durée. Lorsque Stanley et Emin-Pacha apparurent dans le Victoria-Nyanza, le Missionnaire fit rapidement ses préparatifs afin de partir pour la côte avec le P. Girault devenu à moitié aveugle.

C'est sur le voyage du lac Victoria à Zanzibar que le P. Schynse a tenu le présent journal. Les mêmes qualités que les *Petermann's Mittheilungen* (communications de Pétermann) vantent chez l'auteur du Journal d'un voyage au Congo — jugement sûr et réfléchi, don d'observation, — se montrent également dans ce récit de voyage.

La narration est simple et naturelle, et elle laisse l'impression d'une fraîche réalité et d'une entière vérité. Les pays que parcourt le Missionnaire, les tribus indigènes avec lesquelles il entre en relation, les fatigues d'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique, tout cela est décrit d'une façon concise mais parfaitement claire. Le journal présente un intérêt supérieur à partir du moment où l'auteur rencontre sur sa route Stanley et Emin-Pacha. L'expédition de Stanley, en marche depuis plus de deux ans à travers le continent noir, les compagnons d'Emin-Pacha, les deux célèbres explorateurs africains eux-mêmes nous sont présentés sous des traits caractéristiques.

L'auteur, qui est encore aujourd'hui à Zanzibar, s'apprête à entreprendre de nouveau un grand voyage dans l'intérieur de l'Afrique équatoriale. C'est sa famille qui a gracieusement mis à la disposition de l'éditeur le journal qu'il lui avait dédié.

En général je le publie tel qu'il a été écrit pendant le voyage. Le récit n'étant pas accompagné d'une carte exacte du chemin parcouru, et les positions géographiques n'ayant pas été relevées, on n'a pu se servir, pour la dresser, des matériaux nombreux et nouveaux qu'il contenait. Les diverses cartes de cette partie de l'Afrique, parues dans ces derniers temps, en donnent d'ailleurs un aperçu bien suffisant. Citons entre autres la célèbre carte d'Afrique en dix feuilles, éditée par Habenicht, à l'échelle de 1 /4,000,000 Section du territoire des Lacs (VIII), 2e édition, Gotha.

Cologne, mars 1890.

Karl HESPERS.